

LA GUERRE D'ALGERIE : L'EXPERIENCE COMBATTANTE

Terminale

Document n°1, Les conscrits. Témoignage et réflexion.

« Ce fut un étrange voyage, pour beaucoup le premier grand voyage de leur vie, au pays des filles voilées et cachées, l'horizon hostile et splendide et nous le fusil à l'épaule et la grenade à la ceinture. Nous avons tous, je crois, passionnément aimé et détesté ce pays. (...) »

Le racisme était la loi... Cette population algérienne, par les moeurs, ses comportements, sa culture, restait totalement impénétrable aux jeunes Français de 1956-1962. Eux se sentaient parfaitement innocents d'une guerre qu'ils détestaient. »

A. Frémont, témoignage dans *La Guerre d'Algérie et les Français*, Fayard, 1990. D.R.

Document n°2, Le poids du silence.

« J'aurais aimé avoir vingt ans pendant l'Occupation, ce qui m'aurait permis, comme mon père et mes frères aînés, de participer à la Résistance. Mais je n'avais que sept ans en 1940... Ma guerre à moi fut celle d'Algérie, alors qualifiée par les gouvernants « d'opérations de maintien de l'ordre » ! (...) En Algérie, les exactions nombreuses ont été commises honteusement, en contradiction avec nos principes fondamentaux et combattues tant dans la société civile qu'à moindre échelle, dans l'armée ou l'administration française. (...) Or, les tortures ou actes de barbarie commis par l'adversaire ne peuvent justifier ni les déplacements de populations, ni les exécutions sommaires ou les viols, ni l'institutionnalisation de la torture au sein de l'armée d'un pays qui se proclame celui des droits de l'homme. (...) À mon retour, comme la plupart des appelés, je m'étais réfugié dans le silence. »

Ugo IANNUCI, *Soldats dans les gorges*, Palestro, Aléas, 2001.

Document n°3, Trois mots chargés de sens.

« Il n'est pas nécessaire d'aller chercher bien loin des raisons de s'indigner ; laissons le passé et ses occasions perdues ; le présent suffit bien à notre angoisse. Je ne prononcerai que trois mots, assez chargés de sens : camps de concentration, torture et répression collective. Je ne veux scandaliser personne et ne prononcerai pas à la légère les noms sacrés de Dachau et Buchenwald ; il me suffira, hélas ! d'en prononcer un autre, déjà bien lourd à porter : nous, Français, avons déjà sur la conscience le camp de Gurs, et nous savons, n'ayant pas d'excuse, de quelles abominations, de quelles souffrances, au surplus politiquement toujours inutiles, s'accompagnent le recrutement des " suspects " et leur abandon aux démentes concentrationnaires. Passant à la torture, je ne puis éviter de parler de " Gestapo " : partout en Algérie, la chose n'est niée par personne, ont été installés de véritables laboratoires de torture, avec baignoire électrique et tout ce qu'il faut, et cela est une honte pour le pays de la Révolution française et de l'affaire Dreyfus (...). Et que dire enfin de la répression collective, car de quelque nom qu'on la décore - ratissage, démonstration aérienne (...) - l'opération consiste toujours à frapper indistinctement innocents et coupables, combattants et désarmés. On ne "veng" pas un assassinat par de tels crimes, car ce sont là des crimes. (...) Oui, la grandeur française est en péril. Je m'adresse à tous ceux qui, comme moi (...) ont des enfants et des petits-enfants : il faut que nous puissions leur parler, sans être couverts d'humiliation, d'Oradour et des procès de Nuremberg ».

H.I. MARROU, « France, ma patrie ... », in *Le Monde* du 5 avril 1956.

Document n°4, SOUVENIRS D'APPELÉS EN ALGÉRIE

« Dix-huit mois après mon retour, un jour, les gendarmes sont venus à l'usine me chercher. (...) Je n'avais pas vraiment envie d'y aller. (...) Avant notre départ, dans le coin, il y a eu des actions très dures, puisqu'on a fait sauter des voies [de chemin de fer] à Beaufort (...). On nous a fait prendre le bateau à Port-Vendres, car il y avait beaucoup de manifestations à Marseille. (...) Jusqu'à l'embarquement, on a manifesté. Je me rappelle la prise d'armes dans la cour de la caserne ; les gars chantaient *Le Déserteur*, je ne connaissais pas encore ce chant à l'époque. L'hostilité des rappelés était totale. (...) On hurlait contre la guerre. C'était énorme. Les officiers ne disaient rien, ou plutôt je me souviens de l'un d'eux qui disait : "Faut les laisser faire. Quand ils auront eu un des leurs tué, à ce moment-là ils se mettront à faire la guerre" ».

« (...) Les pieds noirs étaient un peu distants ; j'avais l'impression qu'on les gênait, qu'on perturbait leurs habitudes. Ils avaient besoin de nous parce qu'on était là pour les défendre, mais on les gênait parce qu'ils avaient l'habitude de commander. On nous avait dit en métropole que l'Algérie, c'était un département français ou plutôt trois départements. Quand je suis arrivé là-bas, je me suis dit : c'est la France. Et puis je me suis rendu compte que la monnaie n'était pas la même, que les cigarettes ne coûtaient pas le même prix, que l'essence était moins chère..., bref, ce n'était pas la France, mais le pays des Algériens (...) ».

« Le 24 mai [1956]. Pour les militaires déjà en place, voici ce que pensent 99% : il faudrait tout raser : les Arabes, ce sont des incapables, des lâches, des fainéants, et ils sont tous fellagha la nuit ! Cette opinion est très vite adoptée par nous, et maintenant, à longueur de journée, on se plaint de ne pouvoir fouiller tout le monde. Celui qui vous dit bonjour est suspect. Il n'y a plus de communistes [parmi nous]. Il n'y a que des partisans de la répression, de tout bousiller. On voudrait passer sa rancœur sur les Arabes parce que personne ne comprend pourquoi le gouvernement nous envoie ici, parce que personne ne désireait venir, parce que tout le monde est venu. Parce qu'on en a marre. On voudrait pouvoir se servir de ce que l'on a entre les mains. On en veut à mort aux musulmans. »

Extrait de la lettre d'un appelé à un ami prêtre.

« Lorsque je suis revenu d'Algérie, j'étais comme les copains. J'étais un peu... hébété. J'ai mis un an à me remettre dans la vie active vraiment. Je me souviens, les premiers temps, dans les rues... Au moindre bruit de moto, je sursautais. La nuit, je me réveillais et je me disais : c'est fini, tu es rentré. La guerre m'avait changé ; tous ceux qui sont passés par là sont revenus avec un caractère changé, durci. Je crois qu'on a... vieilli. En vingt-cinq mois d'armée, je n'ai pas vieilli de deux ans, mais de dix. On a le sentiment d'avoir gâché sa jeunesse, puisque l'amusement, on n'a pas connu. Je fais partie d'une génération qui n'a pas eu de chance. Lors de la guerre de 39-45, nous étions gamins, mais les jouets, on ne les a pas vus. Quand on a eu vingt ans, c'était le moment de s'amuser en Algérie. Je ne faisais ni politique ni syndicalisme, donc j'y suis allé sans me poser de questions. Mais ce que j'ai fait là-bas n'a servi à rien (...) ».

Document n°5, La banalisation de la violence et le racisme

Un soldat du contingent évoque l'engrenage dans lequel se trouvent pris les « appelés » servant en Algérie.

"La guerre d'Algérie, du côté arabe, est une guerre de partisans. Ce sont donc eux qui choisissent le jour et l'heure du harcèlement ou de l'embuscade (...). Pourchassés, ils disparaissent d'un secteur, pour réapparaître longtemps après. Et un soir, à la surprise générale, des quatre coins du poste à la fois, ils tirent sur les sentinelles (...).

Des " suspects " sont arrêtés.

Les grands moyens sont employés avec l'arrivée d'un spécialiste qui s'attaque aux suspects. Jusqu'ici, quelques coups de poings, deux ou trois gifles, des menaces. Ses méthodes soulèvent la nausée et la protestation de ceux qui ont vu. " Nous ne sommes pas des assassins ", disent les appelés. " Mais vous savez

de quoi les rebelles sont capables ? " leur répond-on. Ils ont exécuté trois amis de la France, la compagnie voisine a eu deux tués dans une embuscade. Le saviez-vous ? Non, nul ne le savait. Alors, on parle d'efficacité, de sauver des vies humaines, la vôtre peut-être. Ceux qui protestent sont déjà moins nombreux. Tous s'imaginent la gorge ouverte. (...) Le capitaine dit : " On vous a confiés à moi, je veux que vous reveniez entiers. Pour cela, nous devons prendre les fellouzes. Vous savez ce que les rebelles font aux types qui leur tombent entre les pattes ?" Un geste du tranchant de la main à la hauteur de la gorge. Message reçu.

Les patrouilles se multiplient. La fatigue et la peur commencent à agir. Alors quelques-uns bousculent un peu un Arabe. Un salaud, il est de mèche avec les rebelles. Bicots ou bougnoules apparaissent dans le vocabulaire du poste. A titre de représailles, alors qu'on cherche des armes, des jarres d'huile sont cassées à coups de crosse, quelqu'un vole une poule, ou frappe un suspect. C'est l'escalade. Peu à peu, on s'abandonne à l'esprit raciste savamment entretenu ; un adjudant cherche deux volontaires pour asticoter un suspect. Il les trouve. Après quoi, ils racontent en riant : " Le type gueulait comme un âne, il pissait le sang ".

J.P. Vittori, *Nous, les appelés d'Algérie*, Stock éd., 1977, p. 241.

Document n°6, Le témoignage d'un Algérien sur la torture

(orthographe d'origine)

"J'ai l'honneur de porté à votre connaissance l'effet suivant au sujet de notre arrestation dans la nuit du 10 au 11 février 1960 (...) pendant la perquisition, [les gendarmes] ont trouvé une lettre quel ma été adresser par un voisin quil avait mal écri son nom et qui est actuellement au maquis, cette lettre elle datte de puit plus d'un an, que je l'ait reçu par la poste, (...) alors il mon demander, dout été venu cette lettre, comme moi je me souvien plus, j'ai répondu je ne sait pas, un geune sous lieutenant ma giflé devant mes petits enfants, qu'ils ont commencé à pleurer, (...) aussitôt ont nous a emener, moi, ma fille et mon beau fils a el biar sans mot dire directement à la torture, dans la chambre a torture il y avait environ 8 à 10, le nombre des tortionnaires, gendarmes et asurtés, mon demander si mes dents sont a moi, j'ai répondu non, enlevé les parce que vont être cassé (...) quant ont commencé à m'attacher, l'attacheurs a mis un pied de chaque coté sur mes épelles quil me les a fait craquet, je dit un peu d'humanité, une voix se lève un peu plus loin de mes pieds, me dit pas d'humanité pour les arabes, les yeux bander douche avec caoutchouc l'eau froide de la nuit du 10/27 1960. J'ai été frigorifier, tuyaut dans la bouche, que la femme il est enceinte dans 9 mois, moi j'ai été enceinte dans 9 secondes et non pas 9 minutes, âpre se la séance de l'électricité qui commence, une espèce de tirboulette avec fil dans la prise du courant, je me suis considéré comme un poisson dans une poile sur le feu, au bout d'un demi heure environ, j'ai été presque à la mort, j'ai été évanué, j'ai été jeté, dans une cellul sans connaissance, le lendemain, j'ai été reveillés par la semelle d'un soulier sur ma figure, j'ai pas pu bougé de ma place sur le lendemain ils mon fait monté à l'interrogatoire (...) alor moi je dit, le général de gaulle et contre les tortures et les sévices, si lui si ma repondu que le général de gaulle ne commende pas ici, chez nous ; ici si nous qui nous commendions (...).

Apré les tortures j'ai été bien bouleversé et presque perdu la mémoire par suite des chocs des coups de points sur la tête et a la figure tous des bosses jentant presque pas le bourdonnement et la cigal qui sifle nuit et jour dans mes oreilles sant compté les brelures de l'ectricité qui font foi sur mon corps actuel lement,

Escusé moi je ne sait pas bien écrire j'ai jamais été a l'école

Recevez mes meilleur salutation

Boupacha Père de Djamilia

Beni-Messous, 28 mai 1960"

Lettre de Boupacha Abdelaziz à son avocate, février 1960, cité par S. Thénault, R. Branche, *La guerre d'Algérie*.

Document n°7, La victoire militaire en Algérie.

"Au printemps 60 il n'y a plus de katibas (1), le diagramme de la formation d'une armée révolutionnaire a été coupé. Après être passée par un maximum, la courbe des armes et des effectifs groupés diminue très vite. Sauf dans les Aurès, il n'y a plus partout que des embryons de sections, occupés surtout à échapper à nos troupes. Le quadrillage, trop statique auparavant, a pu se démultiplier et ses éléments dynamiques peuvent faire la course au rebelle avec des unités de plus en plus petites. Le rebelle n'est plus le roi du djebel; il est traqué. Alors par tout petits groupes, il se réfugie de plus en plus dans le terrorisme. La phase militaire de la rébellion est terminée à l'intérieur de l'Algérie par la défaite du fellagha. Cependant en Tunisie et au Maroc, les effectifs rebelles se sont groupés et organisés. Mais leurs tentatives sur les barrages se soldent par des échecs. (...) le G.P.R.A. (2) ne se fait plus aucune illusion sur ses possibilités de victoire militaire et compte maintenant sur son action diplomatique dans le monde, action bien plus vigoureuse que celle de la diplomatie française, désuète et inefficace. Au fur et à mesure que nos troupes remportent des succès sur la rébellion interne, jusqu'à la faire disparaître presque complètement, notre situation psychologique internationale se dégrade et le gouvernement français multiplie des concessions qui ne satisfont personne. La politique impérialiste des Soviétiques est évidente. Mais la politique américaine n'en est pas moins agressive à notre égard. Nous assistons à un phénomène ahurissant d'autodestruction de l'Occident par lui-même. (...) On l'a vu depuis plusieurs années. C'est en partie l'Occident qui a obligé les Hollandais à abandonner les Indes néerlandaises à la dictature, les Belges à se retirer précipitamment du Congo en y laissant le chaos; c'est lui qui se réjouit des difficultés du Portugal en Angola, des Sud-Africains sur leur territoire ou des Français en Algérie et au Sahara. (...) On allait assister à cette chose inouïe : un gouvernement dont l'armée était victorieuse allait faire cadeau de cette victoire à son adversaire. Cela ne s'était pas produit en France depuis la rétrocession gratuite par Louis IX à l'Angleterre de l'Aunis, du Poitou et de la Saintonge. (...) Le cadeau fait à un G.P.R.A. qui ne représente qu'une fiction, qui est organisé suivant une structure totalitaire, qui est anti-occidental et antichrétien, dépasse les limites de l'entendement (...)."

1) Equivalent d'une compagnie.

2) Gouvernement provisoire de la République d'Algérie

Général Maurice Challe, *Notre révolte*, pp. 41-43, 48.

Document n°8, Réconciliation impossible ?

« Les signataires d'Evian, les Français en particulier, peuvent-ils assurer que la paix raciale est là, que la vie communautaire juste et équitable va régner par enchantement, que les adversaires d'hier vont, fraternellement, bâtir une Algérie nouvelle ? La croire et même l'espérer, c'est oublier une réalité vieille de sept ans et cinq mois. D'aucuns diront très antérieure. Les lointains attentats du 1^{er} novembre 1954 se sont transformés en flots de sang et de haine. L'armée française a laissé derrière elle des centaines de milliers de tués. Le F.L.N. annoncera un million, chiffre probablement peu éloigné de la réalité. Il y eu des représailles aveugles et collectives (...). Chaque famille algérienne compte plusieurs chouchou (1) (...). Les tortures, les sévices ont été le lot journalier. La bataille d'Alger a été gagnée, si l'on se rappelle les termes de Bigeard, dans la m... et le sang. Dans les postes, les commissariats, la contrainte a été constamment le moyen de pression pour obtenir des renseignements. Il y a eu des exécutions légales aussi bien en France qu'en Algérie. La justice française n'a pas été tendre. La guillotine a fonctionné. Pendant les quelques mois où François Mitterrand a été garde des Sceaux, cinquante-huit terroristes algériens ont été guillotins. Les corvées de bois ont liquidé les irréductibles, les gêneurs, tous ceux qu'on ne pouvait plus présenter. Les cadavres ont été éparpillés au hasard dans les fonds d'oued et des fourrés avant de devenir la proie des chacals pleurant dans la nuit. En France même, il y a eu des ratonnades policières. (...) Il y a eu les prisons, les internements, les camps de déportation. Des régions transformées en zones interdites ont été dévastées. Des douars entiers ont

vu leurs mechtas brûlées, le bétail abattu, les récoltes abandonnées. Les populations regroupées ont pataugé dans la boue et plié sous la misère. Les haines de clan ont joué à mort entre Algériens pro-français et anti-français. Le neutralisme n'était pratiquement plus possible. L'engagement pour un camp ou pour l'autre était obligatoire. (...) Le F.L.N., qui a commencé les assassinats et les massacres, a de son côté autant servi l'horreur. Elle fut sa meilleure alliée. (...) Bombes, attentats se sont succédé. Jeunesse innocente fauchée au Milk Bar ou à l' Otomatic, fermiers assassinés, musulmans francophiles égorgés, la liste est longue de ceux qui ont payé le tribut de leur titre de Français ou de Pro-Français. Qui n'a pas supporté dans sa famille, dans ses biens, dans sa chair même le prix de la rébellion ? La réponse est sans ambiguïté. Faute de protection, la communauté européenne et ses amis sont condamnés à l'exil ou à la mort. La valise ou le cercueil. »

1) Martyrs

Pierre Montagnon, *La guerre d'Algérie*, pp. 376-377.